

• (4.00 p.m.)

A mon avis, tout représentant du peuple, peu importe à quel palier de gouvernement, a la lourde responsabilité de contribuer à assurer que le patrimoine laissé aux générations futures est le meilleur possible, non seulement du point de vue des choses matérielles mais aussi de celui des valeurs spirituelles, morales et culturelles. On peut bien se demander quelle sorte d'héritage la présente génération transmettra aux générations futures de Canadiens. Je ne saurais faire mieux, je pense, que de citer de brefs passages du discours d'ouverture prononcé par le premier ministre de l'époque à la conférence fédérale-provinciale sur le logement et l'aménagement urbain. En substance, le très honorable Lester B. Pearson a déclaré:

Déjà l'organisation, la structure et les ressources de nos villes jouent un rôle de grande portée pour ce qui est de permettre aux Canadiens de mener une vie agréable.

L'amélioration au bénéfice des individus et des familles des avantages qu'offre le milieu urbain est devenue une des tâches les plus urgentes de chaque palier de gouvernement dans notre pays.

Personne d'entre nous n'ignore les données et les prévisions générales relatives à l'expansion urbaine.

Près des trois quarts de nos citoyens vivent aujourd'hui dans des villes.

Dès 1980, près des deux tiers des Canadiens habiteront 29 importantes agglomérations urbaines; un tiers d'entre eux résideront à Montréal, Toronto ou Vancouver.

Il faudra au moins 500,000 acres de plus, prélevées sur certaines de nos plus riches terres agricoles, pour accueillir l'expansion physique de ces 29 centres urbains dès 1980; il nous en faudra trois ou quatre fois autant si nous ne faisons pas à l'avenir une utilisation plus rationnelle de nos terres.

Voilà, en résumé, une prévision de ce qui se produira au Canada en matière d'urbanisation au cours de la présente décennie. Je ne crois pas que les Canadiens doivent laisser cette évolution se produire sans contrôle. Après tout, les villes ont été créées, il y a des millénaires, pour répondre aux besoins de cette époque. Elles offraient sans doute des avantages sur le plan des communications, qui ne se faisaient alors qu'oralement ou par écrit. Quand au transport, on n'utilisait que l'énergie musculaire. La ville donc, à cette époque, présentait des avantages par rapport à des établissements dispersés. La question de la défense entraînait aussi en ligne de compte—on se trouvait en sécurité dans l'enceinte d'une ville.

Ces considérations sont maintenant inscrites au passif. Les transports deviennent plus compliqués dans les grandes villes. Une communication instantanée peut aujourd'hui être établie avec toute région, peu importe son éloignement. J'ai eu le plaisir, assis dans mon vovoir, de voir un homme débarquer sur la lune, et pourtant j'habite une région relativement éloignée au Canada; de fait, elle est si éloignée qu'il y a 50 ans, il a fallu toute une journée pour que la majorité de ses habitants puissent être informés de la fin de la première guerre mondiale.

Voilà qui illustre bien la métamorphose qui s'est produite dans les communications dans un laps de temps relativement court.

Une urbanisation comme on l'envisage aujourd'hui oublie que l'homme fait partie de l'équilibre naturel. De très fortes concentrations démographiques produisent des agents viciateurs, et dans une civilisation moderne, la quantité de ces agents est plus considérable par habitant qu'elle ne l'était. La quantité de polluants qui se dégage

[L'hon. M. MacLean.]

est tellement élevée et concentrée qu'elle ne peut être assimilée ou purifiée par les forces de la nature. D'où la pollution de l'eau, du sol et de l'air, sans parler de la pollution acoustique. Beaucoup de nos villes tentaculaires, faute de plans—et passez-moi ce calembour nauséabond—se font égourger.

Je crois qu'il existe une grandeur optimum pour les villes. J'ignore de quel ordre elle est, mais j'ai l'impression que beaucoup de nos grandes villes l'ont déjà dépassé. Lorsqu'une ville se vante de connaître la croissance non planifiée la plus rapide au monde, c'est un peu comme si quelqu'un se félicitait d'avoir le cancer qui s'étendrait le plus rapidement de toute la ville. A mes yeux, il n'y a pas à en être fier. Nous devons aujourd'hui être assez avisés pour admettre que la grandeur n'est pas une mesure qualitative, que la grosseur n'est pas forcément synonyme d'excellence. Les dinosaures l'ont appris à leurs dépens.

Certaines de nos villes étouffent déjà sous leur propre poids au point de vue économique et administratif. Il en coûte si cher maintenant pour construire les immeubles essentiels, telles les écoles, que les provinces doivent subventionner les villes et le gouvernement fédéral, les provinces. Les habitants des petites localités se trouvent en fait à subventionner ceux des grandes villes.

Il y a beaucoup de travail à faire pour créer, non seulement des villes aux dimensions idéales, mais aussi le meilleur milieu ambiant pour leurs habitants. Il ne s'ensuit pas que le meilleur milieu ambiant soit le plus confortable, sinon on pourrait dire que les animaux qui se trouvent au zoo sont les plus heureux. Somme toute, ils ont trois bons repas par jour et toute la sécurité possible. Mais tous ceux qui ne sont pas complètement ignorants de la zoologie savent que les animaux sont au mieux dans leur habitat naturel. Le milieu agit aussi sur les humains, et nous ignorons peut-être tout de certains de ses effets.

• (4.10 p.m.)

Je crois que nous ne connaissons pas tous les effets de l'entassement et du stress sur nous, que ce soit au point de vue psychologique ou physiologique. Les statistiques semblent prouver de plus en plus ce fait. Par exemple, l'incidence du crime semble plus élevée dans les centres urbains; l'utilisation des stupéfiants également; il semble que ce soit dans les villes que l'on trouve le plus fort taux d'instabilité émotive, surtout lorsqu'elles comportent des bidonvilles et des quartiers pauvres, ce qui explique le phénomène des émeutes, des protestations et de la guérilla urbaine. De fait, on peut prétendre que les civilisations d'antan se sont effondrées parce qu'elles se sont urbanisées à l'extrême.

Que faire? Voilà une importante question. Les villes relèvent des provinces, mais si notre pays s'urbanise fortement, le problème prendra une envergure fédérale, comme c'est déjà le cas. Du fait des juridictions distinctes, la question se complique. Il faudrait, à mon avis, agir conjointement sans tarder. Je reconnais que, lors de la conférence fédérale-provinciale de décembre 1967 sur le logement et l'urbanisation, le premier ministre de l'époque a fait la proposition que voici:

Avant de marquer tout progrès réel vers l'amélioration de notre environnement urbain, il nous faut d'abord mieux planifier cet environnement.

Le besoin d'une meilleure planification a déjà été largement reconnu.